

Yeux fertiles

Number 53, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15094ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1992). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (53), 101–117.

Anne Hébert

L'enfant chargé de songes

Seuil, 1992, 159 p.

La publication d'une nouvelle œuvre d'Anne Hébert est toujours attendue avec impatience par ses nombreux lecteurs et critiques qui retrouvent avec ravissement et délices l'univers poétique de cette auteure.

L'enfant chargé de songes est l'histoire de Julien qui, obsédé par le souvenir de Lydie, erre dans un Paris impalpable à la recherche de l'image de cette femme qui lui a fait connaître l'amour alors qu'il était adolescent. Dans une longue rétrospective, le lecteur apprend la source du drame de Julien. Élevé avec sa sœur Hélène par Pauline, une mère possessive au terrible amour qui les soude tous les trois depuis l'enfance, Julien adolescent sera séduit comme sa sœur par la malfaisante Lydie Bruneau, cette «voleuse de chevaux», en pension chez les Ouellet au village. À peine plus âgée que Julien et Hélène mais surtout plus délurée que ceux-ci, Lydie les initiera à «la vraie vie», les débarrassera de leur enfance. Mais à quel prix? Julien y laissera son âme et Hélène sa vie, dans la rivière Duchesnay. Quant à Pauline Lacoste, elle s'enfermera dans un profond mutisme jusqu'à sa mort, se murant dans un monde impénétrable. Malgré les années, un voyage à Paris et surtout la passion que lui voue Aline Boudreau, Julien ne réussira pas à effacer le souvenir obsédant de Lydie Bruneau.

Comme dans plusieurs œuvres d'Anne Hébert, deux mondes s'affrontent dans ce roman : celui de l'enfance qu'incarne le trio familial Pauline, Hélène et Julien, et celui du présent («la vraie vie») que portent en elles Lydie et Camille Jouve. Univers incompatibles aux sphères hermétiques dans lesquelles chacun possède ses propres lois, ses propres codes, ses propres rites. Malheur à celui qui pénètre dans l'autre monde, l'interdit.

Soudain elle a été là, dans les ténèbres de la chambre, de plus en plus nette et précise, à mesure qu'il la reconnaissait. Bientôt la géante immobile et lourde s'est mise à rayonner de mauvaise humeur et Julien a su que sa mère ne lui pardonnait pas d'avoir franchi l'Atlantique et quitté sa terre natale. (p. 9)

Le songe qu'a Julien dès le début du roman situe tout de suite le lecteur. À peine arrivé à Paris, voici que Pauline, la mère «sacrée», se manifeste. Sa présence en pleine nuit, comme un ordre de revenir à Québec, lui remémore l'avertissement qu'elle lui avait donné quand il avait seize ans au sujet de cette «étrangère». Son intrusion dans la chambre pour lui rappeler à jamais

les conséquences néfastes de la transgression de la loi maternelle. Que ce soit Lydie Bruneau ou Camille Jouve, ces deux femmes sont maudites parce qu'elles l'ont dépossédé de ses amours.

L'univers dans lequel ils vivaient, tous les trois, en retrait du père, (...) les isolait du monde entier. On aurait pu croire que c'était ça la vraie vie, une enfance interminable, une sorte de jardin suspendu, entre ciel et terre, où s'ébattaient mère et enfants, à l'abri du mal et de la mort. (p. 37)

Vie remplie d'immuables rituels et de «coutumes de l'enfance» sur laquelle «cette créature toute-puissante» veille, amour et effroi «étrangement mêlés». Quotidien nourri de craintes depuis la naissance de ses enfants. De «la menace de la tuberculose» au début du siècle à «la grande épidémie de polio» quelques années plus tard, Pauline a choisi «l'air natal» de la campagne pour ses enfants, environnement qui, selon elle, devrait les «préserver de tous les microbes à venir», mais surtout, lieu clos dans lequel elle exercera un pouvoir absolu sur eux, aussi excessif que celui de «la grande Claudine» dans *Le torrent*, qui retarde la punition à donner à son fils pour «se dompter elle-même» (p. 11). Despotisme nourri de peurs qui force de même Pauline Lacoste à «se dompter». Dominations à la fois équivalentes et contraires dans les motivations et les discours des deux mères, haine et amour confondus.

On aurait pu croire qu'elle (Pauline) s'emparait de chacun des mots prononcés par ses enfants pour les réduire au silence, les enfermer dans son giron, comme s'ils n'avaient jamais existé, ni l'étrangère venue à Duchesnay pour changer la vie qui était pourtant bonne et sans histoire. (p. 45)

Une lutte sans merci s'amorce entre «la mère renarde» et «la voleuse d'enfant». Malgré les caresses, les attentions, les mots d'amour et les mises en garde de Pauline, les enfants délaisseront leur univers douillet pour entrer dans le monde inconnu et fascinant de Lydie où tout devient possible.

Pauline se sent privée de ses enfants, les regarde évoluer, comme derrière une vitre, alors que la musique les enferme dans un cercle enchanté, là où règne l'étrangère qu'elle a elle-même invitée, à ses risques et périls. (p. 84)

Mais il est trop tard. Quelques jours avant le départ (la fuite) du trio familial pour Québec, Lydie fera connaître à Julien sa «nuit de nocé», sèmera en lui un immense «chagrin d'amour» avant d'«affranchir» à son tour Hélène afin qu'elle devienne «l'égale» de sa mère, quitte à entrer «dans l'intimité de la mort».

L'enfant chargé de songes n'est pas sans rappeler *Les enfants du Sabbat*, roman dans lequel sœur Julie de la Trinité tentait d'effacer à jamais l'«image obsédante» de la montagne de son enfance. «Je t'ai aimé la première, pensera Pauline en regardant Julien, je suis la première femme de ta vie, (...) en plein paradis perdu, souviens-toi, c'était l'enfance.» (p. 100) Parce que Julien est incapable de faire le deuil de son enfance, l'amour demeure pour lui une affreuse blessure. Que ce soit avec Lydie Bruneau, cette femme au «rire en cascade», ou Camille Jouve, cette femme «qui n'en finit pas de rire», la passion le consumera, comme elle a eu raison de Pauline, morte «des suites d'une intolérable douleur». Il reste à Julien Aline, qui se «désâme» sans lui à Québec. «J'aurais voulu qu'Aline soit elle-même surnaturelle, l'égale de Lydie, son double magique.» (p. 221) En couchant avec Camille Jouve, juste avant son retour au Québec, Julien sait qu'il transgresse la loi d'Aline, qu'il «l'offense», de même qu'il a trahi sa mère avec Lydie. En choisissant d'assumer sa paternité, Julien réintègre le monde rassurant de l'enfance où il était «l'amour» de Pauline, comme il est maintenant le «dieu» d'Aline; il rétablit ainsi l'ordre du monde, brisé par le mauvais génie qu'était Lydia. Il retourne chez Aline, «ronde et sans mystère», comme était «sans histoire» la vie à Duchesnay. À l'instar d'Élisabeth d'Aulnières-Tassy-Rolland dans *Kamouraska*, l'héroïne «tout intoxiquée de songe» (p. 95) craint que «l'ordre du monde soit perturbé à nouveau» (p. 18) et qu'on l'accuse de la mort de son second mari, comme on l'avait soupçonnée de complicité avec son amant dans celle de Tassy. Julien Vallières renonce à la passion mortelle et décide de retrouver Aline, «cette source et ce commencement», cet univers d'amour étrangement semblable à celui de Pauline.

L'enfant chargé de songes est un roman troublant. L'assomption impossible d'un Julien neurasthénique qui, dès sa naissance «a connu ce bonheur redoutable», interroge le lecteur, comme nous a toujours habitués Anne Hébert dans ses œuvres antérieures : l'enfance est-elle un lieu béni ou maudit? La réponse importe peu, semble nous répondre l'auteure : personne n'échappe à sa mémoire et les songes dans le premier jardin sont inéluctables, comme l'obsession de la vie.

Michel Gosselin

Nino Ricci

Les yeux bleus et le serpent

Denoël, 1992, 285 p.

Dès le premier paragraphe, le narrateur confie au lecteur l'événement qui a bousculé sa vie d'enfant, qui l'a précipité dans

un monde d'allusions sibyllines, ignorées jusqu'à ce jour, car seules les paroles de sa mère embrassaient la vérité. «Si cette histoire a un commencement, si un geste suffit à briser la surface des événements, [...] ce moment s'est produit par une chaude journée de juillet 1960, dans le village de Valle del Sole, lorsque ma mère a été mordue par un serpent.» (p. 9)

Vittorio Innocente a 7 ans. Sa mère Cristina l'élève seule depuis que son mari Mario est parti faire fortune au Canada. Il lui écrit, mais lui envoie peu d'argent. Un après-midi, alors que Vittorio étudiait ses mathématiques «assis sur un banc de pierre devant la maison», il entend un cri d'homme étouffé, venu de l'étable. L'enfant se précipite et voit un serpent «pointer sa petite tête triangulaire par une fissure» de la porte de grange fermée. Puis la porte s'entrouvre et deux yeux bleus jaillissent «telles des hirondelles». Craignant une gifle, Vittorio lève le bras pour se protéger la figure. L'homme qu'il n'a pas vu se sauve par le même chemin que le serpent avait emprunté. Sa mère le convainc qu'il n'a rien vu et que les étranges yeux bleus n'étaient qu'un mirage. Pourtant c'est lui qui fera remarquer à Cristina les deux piqûres sur sa cheville.

Très vite, les villageois douteront de la version de l'enfant et de la mère, surtout son père chez qui elle vit, maire depuis des lustres de Valle del Sole. Cristina tombera enceinte, tentera de se faire avorter elle-même dans l'étable. Les villageoises qui lui ont toujours reproché ses «airs de princesse» l'éviteront comme la peste, la condamneront sans appel. Humilié jusqu'aux os, son père démissionnera de sa fonction de maire et demeurera reclus dans la maison avec sa fille, la maudissant jusqu'à ce qu'il décide d'aller à l'église avec elle affronter publiquement les villageois rassemblés pour la messe. Ce geste d'humilité de la famille Innocente ramènera les femmes du village dans de meilleures dispositions et elles offriront à Cristina cadeaux et soutien. Mais celle-ci n'a que faire de leur hypocrisie, d'autant plus que depuis quelques semaines, son mari lui écrit quotidiennement, ayant appris sa grossesse par ces «messagers» qui quittent Castilucci et Valle del Sole pour l'Amérique. Cristina montera à bord du paquebot *Saturnia* avec Vittorio, laissant son père macérer dans sa révolte et sa haine. Mais juste avant de partir, elle criera toute son aversion aux habitants de Valle del Sole.

Vous avez essayé de me tuer mais vous voyez que je suis encore vivante. Maintenant vous êtes venus assister à ma pendaison mais je ne serai pas pendue, sûrement pas à cause de vos stupides règles et de vos superstitions. Ce n'est pas moi qui suis morte, mais bien vous, parce qu'aucun de vous ne sait ce que c'est que d'être libre et

de faire un choix, et je prie Dieu qu'il balaye ce village et ses absurdités de la face de la terre. (p. 221)

Hélas, le destin de Cristina ne sera pas moins tragique que celui de ses concitoyens : elle mourra d'une hémorragie après avoir accouché d'une fille sur le bateau, à mi-chemin de la terre canadienne tant rêvée, son cadavre jeté dans l'océan. Quant à Vittorio, il perdra la *lira* porte-bonheur que Luciano, un ami de sa mère, lui avait donnée à l'occasion de son anniversaire. Elle roulera sur le pont promenade avant de plonger dans la mer.

Nino Ricci nous fait découvrir, à travers les yeux de Vittorio, moins l'étouffant quotidien d'un petit village d'Italie que les préjugés et les superstitions d'un univers clos, uniforme et singulier. «Si le coq était aux champs, disaient les hommes de Valle del Sole, la poule pondait ses œufs dans le nid du voisin.» (p. 167) Ou encore : «Une femme est comme une chèvre : elle mange tout ce qu'elle trouve». (p. 167) Vie ponctuée de gestes séculaires et étriqués sous la férule des hommes et du clergé.

Mais l'aspect le plus intéressant de ce roman se situe dans la facture narrative. Aussi étrange que cela puisse paraître, tout échappe au narrateur. Celui-ci nous raconte des événements devant lesquels il demeure impuissant, mais non pas étranger. Impuissant parce qu'il s'abandonne aux adultes (sa mère, son grand-père, Luciano, etc.), non étranger parce qu'il est témoin de chacun des événements (la fuite de l'homme aux yeux bleus, la tentative d'avortement de sa mère, la naissance de sa petite sœur, les funérailles de sa mère, etc.). Cette docilité presque malade que le narrateur voue aux adultes crée une sorte de contagion chez le lecteur, impuissant à freiner la marche de l'enfant vers le désastre. Le narrateur évite les larmes, les soupirs et les sanglots. La vie est aride comme la terre de Valle del Sole où rien ne pousse à l'exception du chiendent.

Michel Gosselin

Jean-Louis Bourdon

Que le jour aille au diable

Flammarion, 1990, 283 p.

Deuxième roman de Jean-Louis Bourdon, *Que le jour aille au diable* nous met en présence de deux compères au train de vie particulier. Vagabonds nyctalopes souvent réduits à la mendicité, Gérard et Gillou passent le plus clair de leur temps à se perdre de vue et à se chercher dans la foule, jusqu'à ce que le hasard les mette à nouveau en présence l'un de l'autre. Gérard, le narrateur, est exactement à l'opposé de ce qu'il pense de lui-même. C'est d'ailleurs cet écart entre ce qu'il croit être et ce que le lecteur

perçoit qui fait tout l'intérêt du personnage. Assez tôt dans le récit, il tente de nous convaincre que toutes les femmes qu'il rencontre lui préfèrent Gillou. Or, les événements lui donnent presque toujours tort. En fait, Gérard n'a que très rarement les mains vides au cours des presque trois cents pages de ce livre. Ainsi, après avoir été largué par Caroline, il tombe dans les bras de Monique, une femme aimante et généreuse, mais peu désirable. Monique a une amie, Michèle. C'est avec elle que Gérard vivra ses meilleurs moments, jusqu'à ce qu'elle soit assassinée dans le stationnement de son immeuble. De son côté, Gillou, que l'on nous présente au début comme le tombeur de service, prend graduellement l'aspect d'un poivrot triste et maladif.

Roman de la dérive, roman des rues et de la survie, ce texte échappe à un lyrisme facile qui aurait pu le faire ressembler à tant d'autres œuvres tournant autour des mêmes pôles. Ici, la misère se consomme dans l'ironie et même les méchants ont des airs sympathiques, quand ils ne sont pas entièrement ridicules. On s'attache dès le départ à cet adolescent plein d'humour et d'imagination qu'est Gérard. On sourit quand il engueule les robinets. On ne s'étonne déjà plus lorsqu'il s'attache à quelques morceaux de viande trouvés dans la chambre froide d'un restaurant, reconstituant en imagination la vache qu'ils furent un jour et la baptisant Ginette, en plus de lui offrir une sépulture. Pour lui, les objets sont vivants, détestables en général. Cet animisme infantile amuse jusqu'à ce que les derniers chapitres nous révèlent Gérard sous un tout autre jour.

Écrit dans un argot qui n'agace que très rarement, ce livre coule de source. Jamais le regard du lecteur ne se heurte à ces vains racolages qui font la gloire de certains jeunes auteurs d'ici. Presque exempte de descriptions, cette prose généreuse ne nous montre pas Paris et sa banlieue, elle nous laisse l'inventer. C'est un recueil de sensations. Notons toutefois que la structure du récit pourrait être plus rigoureuse. Par moments, on a l'impression que l'auteur ne sait plus trop où il veut nous amener. Malgré ces piétinements occasionnels, *Que le jour aille au diable* nous fait vivre une descente aux enfers dans la grâce et la bonne humeur. Privilège de la fiction.

Daniel-Louis Beaudoin

Pierre Morency

Lumière des oiseaux

Boréal/Seuil, 1992, 334 p.

Une lecture d'été comme je les aime, apaisante et dense, contrairement aux autres dites lectures de vacances. On ne ressort

pas savant de *Lumière des oiseaux*, on en ressort attentif à ce qui nous environne, à la ville ou à la campagne. On se surprend à écouter, à fouiller de l'œil. Pierre Morency nous raconte les oiseaux. Ses «histoires naturelles du Nouveau Monde» sont des réflexions scientifiques démaquillées. Bien sûr, des notions sont amenées, des recherches ornithologiques et des trouvailles sont révélées, mais jamais «la réponse n'est dans l'explication», elle est ailleurs, autrement. Tous ces chapitres aux noms d'oiseaux nous rappellent des promenades, des observations, des rêveries, des expéditions, souvent datées, qui nous laissent voir une autre nature présente dans les souvenirs de tous les âges de la vie de Pierre Morency, dans toutes ses saisons. Comme s'il délivrait la vie devant nous durant trois cents pages pour nous amener naturellement au seuil de la privation, du départ, de la mort : «dire qu'il faudra quitter tout cela». Aussi bien «la salive de la personne qu'on aime», «la découverte d'une œuvre qui vous extirpe, vous enveloppe, vous unifie», «les pluies lentes et silencieuses de l'été» que «tout les chants frais et huileux qui vous hissent, vous débondent et vous donnent des ailes».

Lumière des oiseaux est un livre illustré des dessins de Pierre Lussier en marge desquels on a envie d'annoter, la mise en pages du livre est soignée et des titres courants de couleur ornent le haut des pages. Un beau livre à manipuler, écrit dans une langue bourrée d'énumérations de verbes, au style amplement ponctué. Bref une éclaircie.

Nicole Décarie

Claudine Bertrand

La dernière femme

Éd. du Noroît, 1991, 141 p.

Il est malaisé d'ajouter à la si belle recension de Jean-Louis le Scouarnec parue dans *Brèves* au sujet du livre de Claudine Bertrand : *La dernière femme*. Aussi, après cette fine pensée philosophique, je tracerai quelques impressions personnelles qui ont surgi en moi après la lecture.

L'enfance nous poursuit. Elle est indélébile. Claudine Bertrand l'exprime dans un tel délire, une telle «émotion clandestine». Livre velouté «en peau de roseau». C'est rempli de tendresse. De violence également. La femme et son envie de vivre! La solitude où on enferme la femme alors qu'elle ne désire qu'éclater, enfanter mille et un soleils.

La tristesse est colère. La femme n'est que création, l'océan. Comment désenfler la mer? Création, profondeur, sensibilité qui lient toute femme et la font créer. La renaissance est la création

cent fois recommencée. Claudine Bertrand nous livre un «cœur violé de ses secrets». Une passion folle l'anime. J'ai particulièrement aimé «Le père que l'on tue». L'émotion y est foudroyante.

On lit *La dernière femme* lentement, dans le mystère du cœur, «cette émotion appelée poésie» chargée de mémoire depuis le début des temps.

La dernière femme est un livre de tableaux que l'on contemple. Je pénètre dans la galerie d'art de Claudine afin de goûter le grain de la peau, le jardin de la femme-soleil, la «blonde torride», les nuits bleues, les divans de satin et des «lèvres ouvertes en fleur des tropiques». Galerie sensuelle où les couleurs ont des «chevelures de feu». J'y suis bien. Je vous y invite.

Louise de gonzague Pelletier

Hélène Pedneault

La douleur des volcans, mémoires courtes

VLB éd., 1992, 145 p.

«Ce jour-là, le 6 décembre 1989, j'ai décidé d'apprendre par cœur le nom de tous les volcans, comme un mantra, pour que le pus sorte de la Terre et qu'elle guérisse, étant donné que nos doigts ne seront jamais assez gros pour les crever comme des boutons...» Cet extrait indique déjà que les mémoires portées par Hélène Pedneault, si «courtes» et si «dérisoires» lui paraissent-elles, entendent à vivre. Il y a bien la douleur en cette référence au drame de Polytechnique, toutefois la blessure, singulière devant les montagnes, ne saurait être paralysante. Les observations d'Hélène Pedneault nous saisissent à bras-le-corps alors que la matière en fusion, c'est la lucidité, la tendre perspicacité. «Le monde est lourd. Je le porte comme une chevelure de béton. Comment voulez-vous que je puisse vous donner la lune.» (p.114)

Heureusement, il se trouve encore des équilibristes de papier pour soutenir un si petit ballon sous leurs pieds! Pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder la très belle illustration d'Aline Martineau en première de couverture de *La douleur des volcans*.

Cette mosaïque, qui emprunte différents aspects, tantôt théâtraux, tantôt plus poétiques, toujours un brin délinquants, ne s'abîme pas dans l'humeur chagrine. Après ses *Chroniques délinquantes de La Vie en Rose* (VLB éditeur, 1988), après ses diverses collaborations aux revues *Possible*, *Jeu*, *Ciel Variable*, *Le Sabord*, *Croc*, etc., et aux journaux *Le Devoir*, *Le Soleil*, etc., après un solide parcours en écriture dramatique (sa pièce *La déposition* s'est rendue à New York, à Paris, en Hollande, entre autres, et a été traduite en plusieurs langues), après de nom-

breuses compositions de chansons pour Geneviève Paris, Michel Robert, Marie-Claire Séguin, Richard Séguin, Sylvie Tremblay et tant d'autres inédites, l'impétuosité et la passion selon Hélène Pedneault se réaffirment dans *La douleur des volcans*, de même qu'un humour qui oscille entre le velouté et le corrosif. «J'ai compris plus tard, à cause de la senteur qui coupait l'appétit, que les pitounes étaient jetées dans l'acide comme les corps des femmes de Landru, mais pour devenir du papier.» (p. 12)

Chaque fragment se suffit. L'auteure émeut quand elle évoque quelque instantané amoureux. «Il n'y aurait jamais eu rien de plus beau au monde que son sourire s'il n'y avait déjà eu auparavant la bouche qui savait faire le sourire». (p. 68) Patiente, elle enfle des perles; elles réussit d'étonnants glissements, beaux comme la poésie qui attend qu'on la voie dans la vie, là où elle est pratiquement limpide. «Pendant que je faisais sécher mes fenêtres sur la corde à linge, comme tous les lundis, deux nuages et une lune sont entrés chez moi. J'ai photographié le phénomène avec ma mémoire, mais tout le monde pense que c'est un habile trucage parce que je n'ai pas de négatif.» (p. 29) Elle rend de fins hommages à quelques mémoires gigantesques : Simone de Beauvoir et Rose Doré Rose font particulièrement impression. «On n'a jamais eu besoin des banques pour sentir dans nos corps la flambée des intérêts à payer sur un capital qui ne nous appartient pas.» (p. 16) Elle mord dans l'Histoire : tel contexte politique, telle aberration sociale ici et là tourment au jaune.

Ce livre se lit au compte-gouttes, en un va-et-vient entre les constats de surface et l'activité doucement moins évidente, pourtant à proximité. Les mémoires se dégagent des limites d'une expérience isolée, la souvenance confirme la vigilance.

Aline Poulin

Livres récents portant sur la chanson

Nous avons regroupé les titres reçus par ordre alphabétique d'auteur et selon une catégorisation commode : anthologie de textes de chansons et de poésie (par ex. Lucien Francœur ou Georges Langford); des études biographiques portant sur un auteur-compositeur-interprète précis (par ex. G. Brassens, L. Ferré, P. Bruel); enfin, des analyses socio-historiques plus larges : les guides qui se présentent sous forme de dictionnaire ou encore les ouvrages qui se concentrent sur une période historique comme *Les champs de bataille* de Nicole et Alain Lacombe; sur une institution comme *Les grandes heures du Capitole* de Bossé, ou encore sur un phénomène socio-musical, comme le livre de Mignon et Hennion qui se penche sur le rock.

Certains titres sont alors difficiles à classer. Pensons aux entretiens que regroupent les *Notes secrètes* de Françaises Hardy, à la fois des confidences biographiques et des réflexions sur le métier ou la culture en général. De même, le dernier livre de Gilles Vigneault, *Bois de marée*, fuse en tous sens, un peu comme le posthume *Keepsake I* de Jean Basile, un charmant petit livre qui regroupe des textes très diversifiés. Selon le *Litttré*, *Keepsake* signifie : «Un livre qui se donne en cadeau et qui renferme des pièces de vers et des fragments de prose, entremêlés de gravures». Le mot décrit bien le livre très soigné de Vigneault. Le *Keepsake I* (VLB éditeur, 1992, 145 p.) n'est ici signalé que parce que Jean Basile avait pour grand-père le célèbre chansonnier Jean-Baptiste Clément et qu'il en était très fier : «un communard comme Jules Vallès et Hector Malot. Il a écrit d'innombrables chansons, outre qu'il a été maire de Montmartre. Parmi ses succès éternels (et socialistes), il y a *Dansons la Capucine* (...) et *Le temps des cerises*. (...) Que mon père, antibolchévique et victime des théories délirantes de Karl Marx, ait épousé la petite fille d'un communard a quelque chose d'extravagant qui m'amuse beaucoup.» On reconnaît bien là le ton ou la voix de Jean Basile, et nous profitons de l'occasion pour lui rendre un hommage recueilli... quoique tardif.

À la suite de notre classification sommaire, nous analyserons plus en détail quelques titres. Ces derniers ont été choisis un peu au hasard et ne préjugent en rien de leur plus grand intérêt sur les autres dont nous ne faisons que mentionner l'existence. Il s'est avéré que les quelques livres lus attentivement méritaient notre attention, et nous avons été les premiers à nous en réjouir.

Robert Giroux

Anthologies

Germaine Dugas, *Germaine Dugas chante...*, Trois, 1991, 99 p.

Lucien Francœur, *Exit pour nomades (1978-1988)*, Écrits des Forges, 1991, 132 p.

Georges Langford, *Le premier voyageur, Poèmes et chansons*, Coll. Voies L'Hexagone, 1992, 191 p.

Gilles Vigneault, *Bois de marée*, Nouvelles éditions de l'Arc, 1992, 222 p.

Études biographiques

Bayon, *Serge Gainsbourg mort ou vives*, Grasset, 1992, 174 p.

Jean-Louis Calvet, *Georges Brassens*, Lieu commun, 1991, 353 p.

Sophie Grassin et Gilles Médioni, *Patrick Bruel*, J.-C. Lattès, 1991, 188 p.

Françoise Hardy, *Notes secrètes*, Entretien avec Éric Dumont, Albin Michel, 1991, 128 p.

Dominique Lacourt, *Léo Ferré*, Sévigny, 1991, 411 p.

David Lonergan, *La Bolduc : la vie de Mary Travers*, Isaac-Dion éd., 1992, 212 p.

Marc Robine et Thierry Séchan, *Georges Brassens, histoire d'une vie*, Hidalgo/Fixot, 1991, 295 p.

Jacques Vassal, *Georges Brassens ou la chanson d'abord*, Albin Michel, 1991, 385 p.

Analyses socio-historiques

Éveline Bossé, *Les grandes heures du Capitot*, La vie artistique et culturelle de la ville de Québec dans son théâtre le plus prestigieux, Chez l'auteur, 1991, 405 p.

Cahiers de musiques traditionnelles, N° 4 consacré à la «voix», 1991, Ateliers d'ethnomusicologie AIMP, Genève.

Marie-Véronique Gauthier, *Chanson, sociabilité et grivoiserie au XIX^e siècle*, Coll. historique, Aubier, 1992, 311 p.

Robert Giroux, C. Havard et R. LaPalme, *Le guide de la chanson québécoise*, Triptyque/Syros-Alternatives, 1991, 176 p.

Jean-Claude Klein, *La chanson à l'affiche*, Histoire de la chanson française du café-concert à nos jours, Éd. du May, 1991, 168 p.

Nicole et Alain Lacombe, *Les chants de bataille*, La chanson patriotique de 1900 à 1918, Coll. Voix, Belfond, 1992, 323 p.

Sous la direction de Patrick Mignon et Antoine Hennion, *Rock : de l'histoire au mythe*, Coll. Vibrations, Anthropos, 1991, 283 p.

Pierre Monette, *Le guide du tango*, Triptyque/Syros-Alternatives, 1992, 257 p.

Yves Simon, *Jours ordinaires et autres jours*, Biblio/essais, Le livre de poche, 1991, 158 p.

Iro Tembecks, *Danser à Montréal*, Germination d'une histoire chorégraphique, P.U.Q., 1991, 336 p.

David Lonergan

La Bolduc: la vie de Mary Travers

Isaac-Dion éditeur, 1992, 212 p.

Après une anthologie de la poétesse gaspésienne Blanche Lamontagne-Beauregard, parue chez Guérin en 1989, David Lonergan s'attaque à une autre figure féminine marquante de la première moitié du siècle, cette dernière tout de même moins méconnue, Mary Travers, alias La Bolduc. Cinquante ans après sa mort, cet ouvrage s'inscrit dans un vaste mouvement de reconnaissance (tardive et coupable) de cette forte nature qui peut se targuer d'avoir été la première auteure-compositeure-interprète québécoise.

Cette biographie, émaillée de 24 textes de chansons, de photos rares provenant de la collection de la fille de Madame Bolduc et d'une discographie exhaustive, situe la carrière de La

Bolduc dans son contexte social et nous fait du coup revivre l'époque de l'immigration massive des Québécois vers la Nouvelle-Angleterre (les Bolduc y ont tenté vainement leur chance), la Dépression et les deux grandes guerres. De plus, elle évoque avec bonheur les Soirées du bon vieux temps de Conrad Gauthier et les tournées folles du théâtre burlesque, mettant entre autres en vedette les Juliette Pétrie, Jean Grimaldi et Olivier Guimond.

Au-delà du destin singulier de celle qui a sans doute le mieux incarné l'idée de la vedette populaire, c'est donc toute une tranche de notre petite histoire qui nous est relatée. Cette chronique politique et culturelle est d'autant plus nécessaire que La Bolduc s'est toujours largement inspirée de l'actualité pour écrire ses chansons.

Le regard de Lonergan se distingue par son acuité sensible, son respect de la femme et de sa famille ainsi que par sa vision plus intérieure, plus factuelle, moins «showbiz». Il a la modestie de s'effacer derrière la vie de La Bolduc et l'intelligence d'en livrer une analyse nuancée et sobre, évitant le piège facile du mythe populaire comme les légendes de la prothèse dentaire usée par le turlutage et de la civière à la verticale sur la scène pour d'ultimes prestations... Il s'éloigne également du portrait complaisant, ne se gênant pas pour relever les tendances quelque peu xénophobes de l'artiste :

Un bon Canadien, ça vaut trois émigrés
Et pis ça s'adonne qu'y'ont pas peur de travailler
Au pic pis à la pelle, ça les dérange pas
Pour peupler le Canada, je vous dis qu'y sont un peu là
L'ouvrage aux Canadiens

Il cerne bien les contradictions de La Bolduc, se gardant de la présenter – comme plusieurs sont tentés de le faire aujourd'hui, à tort ou à raison – comme une féministe avant l'heure. Certes, personne ne peut nier son extraordinaire détermination et son rôle de pionnière, mais Lonergan souligne avec justesse qu'elle a pavé ces nouvelles voies avec le sentiment coupable de manquer à son devoir de mère et d'épouse.

Les femmes, qu'on me pardonne,
Sont bien trop méprisées,
Il faudrait que les hommes
Laissent plus de liberté.
(...)
Une bonne femme de ménage
Doit être appréciée.
Et l'homme à son ouvrage
Est toujours mieux placé.

Les femmes

C'est l'honnêteté de faire la part des choses – discernement qui n'enlève rien à la grandeur du personnage – et l'humilité du chercheur qui font la richesse de ce livre. Édité en collaboration avec le Musée de la Gaspésie, il ne jouit sans doute pas de la distribution qu'il mérite. Alors n'hésitez pas à faire travailler vos libraires car ce bouquin sans prétention vaut vraiment le détour.

Constance Havard

* * *

Collectif dirigé par P. Mignon et A. Hennion

Rock : de l'histoire au mythe

Anthropos, Collection Vibrations, 1991, 283 p.

Publié chez Anthropos, *Rock : de l'histoire au mythe* se veut une série d'articles savants traitant du rock comme phénomène social. En introduction, Patrick Mignon, l'un des deux directeurs de la publication avec Antoine Hennion, ne cache pas que le but du livre est d'abord de légitimer ce type d'expression artistique qui est souvent méprisé par les milieux universitaires. À ce titre, il déplore le fait que ce soient surtout des sociologues qui s'intéressent au phénomène rock et trop rarement des musicologues, des économistes, des psychologues, des ethnologues, etc. Quoiqu'il en soit, ce livre contient treize articles fort intéressants qui veulent donner «l'état des travaux de recherche sur le rock». *Rock : de l'histoire au mythe* devient donc un outil indispensable pour ceux et celles qui s'intéressent de près ou de loin au phénomène.

De l'histoire au mythe

Le livre est divisé en quatre parties distinctes, l'histoire et le mythe étant le titre qui coiffe la première. Pour se souvenir que le rock est d'abord américain, Richard Peterson (de l'Université Vanderbilt aux États-Unis) présente un article intitulé : «Mais pourquoi donc en 1955? Comment expliquer la naissance du rock?» Celui-ci démontre que la musique rock a émergé en 1955 à cause de trois influences principales : les créateurs (plus particulièrement Elvis Presley), les changements démographiques et les transformations de l'industrie culturelle. À mon avis, une des lectures les plus intéressantes du livre : claire, précise et fortement documentée. Suit ensuite un texte de Erik Neveu (de l'Université de Rennes) qui traite de l'idéologie du rock d'un point de vue sociologique. Une vue fort éclairante sur la polysémie du rock. Puis «Le Noir, La Femme et le Sudiste. Une mythologie

rock sous presse», de Marie-Christine Bonzon, analyse l'important mensuel français *Rock'n'Folk*. Elle constate que la revue participe à la perpétuation d'une mythologie rock qui s'adresse d'abord à un public lecteur masculin. Ce court article nous rappelle que le rock, comme tous les types d'expression artistique, traîne ses clichés dans son discours.

L'artiste, le concert, le public

Dans une deuxième section du livre, Jean-Michel Lucas (de l'Université de Rennes) nous entretient du spectacle et de son importance dans l'univers des rockers. Devant cette manifestation d'un groupe social, l'auteur développe un vocabulaire propre au rock, à l'heure où le «beau» ne veut plus rien dire. «Le rock-passion», le «rock d'agrément», le «bon concert» sont autant de termes qu'il utilise pour discriminer ce qui lui apparaît valable de ce qui ne l'est pas. De la même façon, Antoine Hennion (responsable de la revue *Vibrations*) s'attarde à comparer le rituel d'un spectacle rock à celui d'un concert classique, dans la salle comme sur la scène. Plus encore, il scrute les différents types de diffusion existants (la scène, le disque, la radio, la télé) pour démontrer jusqu'à quel point la force du message est directement liée au médium utilisé ainsi qu'à la foi et à l'abandon de l'auditeur à l'écoute de l'artiste. Eugène Lledo, un musicologue, vient aussi partager sa réflexion dans un article intitulé «Rock et Séduction». Associant le rock à la jeunesse, son regard se pose sur les jeux de séduction qui se créent entre la star et les jeunes, tant au niveau du look, du texte, que de la musique. Fait important, le musicologue ne dénigre pas la musique rock mais affirme au contraire que «l'apparente simplicité de la syntaxe harmonique du rock [...] cache un souci du détail, une précision dans l'exécution qui nécessitent des compétences particulières et un apprentissage acharné».

Lieux et milieux

Cette section portant sur les lieux de création de la musique rock est très intéressante parce qu'elle nous permet de constater que le rock francophone a une réelle existence. Catherine Doubé-Dutheil nous entretient du profil des rockers nantais et de leurs motivations. La lecture de son article nous oblige à revoir nos préjugés face au monde de la musique rock. Dans le même ordre d'idées, et plus près de nous, Robert Saucier de Montréal nous parle de l'itinéraire d'un groupe qui a porté le nom des *Sinners* et de *La Révolution française* et qui nous a presque donné un hymne national avec la chanson «Québécois». À cheval entre le politique et le ludique, entre l'intellectualisme et le «commer-

cialisme», entre le français et l'anglais, le groupe dut payer le prix de ses indécisions. Ensuite, un court article de Marie-Berthe Servier trace un parallèle entre les musiques nouvelles et le rock. Beaucoup de verbiage mais peu d'informations. Quant à Béatrice Madiot, elle nous offre un texte intitulé «Les musiciens de jazz et le rock». Vu à travers les yeux des jazzmen, le rock est en effet perçu dans une nouvelle perspective.

La politique, les politiques, la culture

Finalement, la dernière partie de l'ouvrage fait le lien entre la chanson populaire et les politiques culturelles. Patrick Mignon tend à démontrer que le rock français se porte bien, particulièrement à Givors, même s'il n'a généralement qu'un rayonnement local. Cependant, il voit dans cette effervescence de groupes et de lieux de diffusion municipaux une source sélective de candidats qui pourront passer à l'échelle nationale, puis internationale. Philippe Teillet, quant à lui, analyse la politique culturelle de Jack Lang envers la musique rock. Il semble dire que, par ses structures, l'État français donne de plus en plus de légitimité au genre. Finalement, l'article «Souvenirs, souvenirs...» de Simon Frith (de l'Université Strathclyde à Glasgow) traite de l'aspect sémiologique du rock et de son évolution commerciale. Il démontre comment ce mouvement contestataire a été récupéré par l'industrie. Il croit cependant que le rock est à la veille d'une nouvelle «action musicale» parce que les méthodes routinières pour le rentabiliser n'existent plus.

Rock : de l'histoire au mythe, c'est donc le rock étudié sous différents angles avec des yeux d'universitaires d'Europe et d'Amérique. Il est à noter aussi une bibliographie exhaustive des publications traitant de cet univers social et musical. On peut constater que, pour plusieurs chercheurs, il est tout à fait légitime de s'intéresser au rock.

Sylvain Lambert

Jean-Claude Klein

La chanson à l'affiche

Éd. du May, 1991, 168 p.

Depuis le Second Empire, depuis l'époque où le café-concert s'affirme comme le principal commanditaire des premiers placards lithographiés de Jules Chiret jusqu'aux affiches modernes – le support grand format du rêve urbain contemporain –, J.-C. Klein retrace l'histoire d'une pratique culturelles inouïe... à travers 160 affiches célèbres mais jamais regroupées encore en un seul volume grand format.

Entre-temps, de Toulouse-Lautrec à Paul Colin, de Steinlen et Gesmar à Luigi Castiglioni, cette imagerie urbaine s'est trouvée tour à tour caricaturée et magnifiée sous les traits d'Yvette Guilbert, Félix Mayol, la Goulue, Joséphine Baker, Maurice Chevalier, Édith Piaf, Johnny Hallyday, Gainsbourg, Renaud, Véronique Sanson, Jeanne Mas, sans oublier l'éternelle agicheuse.

Cet ouvrage relativement savant raconte la rencontre de l'affiche et de l'histoire, étroitement mêlée à l'évolution de la sensibilité artistique et aux mythes collectifs de nos sociétés urbaines. Tout est bon à cette illustration dynamique : photos, pochettes de disques, publicités de maisons de spectacles, etc., accompagnés d'anecdotes, de reconstitutions historiques d'une époque, d'analyses symboliques, de tableaux explicatifs, etc.

Bref, les photos sont magnifiques, le texte est sobre, accessible tout en étant très bien documenté et sans concession aux séductions des habituels albums de photos de stars. Le tout se clôt sur un index utile et une bibliographie bien nourrie. On doit déjà à J.-C. Klein un *Florilège de la chanson française* (Bordas). Il était aussi un des collaborateurs, avec C. Brunswick et J.-L. Calvet, de *Cent ans de chanson française* (Seuil).

Robert Giroux